

Les Echos

WEEK-END



La main sur le ballon

Foot, immobilier, jet-set: Paolo Zampolli est l'invisible homme d'affaires de Donald Trump. Cet Italo-Américain a mis le Mondial au service de son ami de trente ans.

SPÉCIAL
COUPE DU
MONDE

La mode mouille
le maillot

Tarkett, les joueurs
lui marchent dessus

Le onze
des écrivains

Comment débattre avec ses proches sans se battre

Quand la polarisation s'invite jusque dans nos relations les plus intimes, il en faut peu pour faire exploser les liens amicaux ou familiaux. À l'heure des camps retranchés, certains tentent de réinventer l'art de l'échange.



Lil suffit parfois d'une côte de bœuf au menu, d'un voyage en avion ou d'un mot de travers sur l'éducation positive pour transformer un dîner entre amis en ring. Longtemps cantonnée aux urnes et aux plateaux télé, la polarisation s'infiltré désormais jusque dans nos relations les plus intimes. Dans la famille ou la bande des copains, qui n'a pas perdu quelqu'un de vue ces dernières années ?

Certains décrochent, épuisés par ces débats devenus binaires. D'autres, au contraire, tentent de maintenir coûte que coûte le lien, voire de renouer avec ces proches passés « dans le camp d'en face ». Une forme de bricolage relationnel devenu, pour beaucoup, un nouvel art de vivre ensemble.

« Mes dîners entre potes sont devenus de vrais terrains minés ! », plaisante Guillaume, 57 ans, fondateur d'un cabinet de conseil et fan de discussions animées autour d'une bonne bouteille. « Mais je mets un point d'honneur à ne jamais me fâcher. Quand le dialogue se rompt jusque dans nos cercles proches, que reste-t-il pour tenir ensemble ? » Jusqu'à ce dîner entre copains de vacances qui a failli tourner à la rixe sur la question du conflit israélo-palestinien.

« Il faut parfois savoir dire à l'autre "tu dépasses les bornes", mais aussi être capable de le rappeler dès le lendemain », dit-il. Pour traverser cette époque électrique, ce bon vivant a instauré un rituel : chaque premier vendredi du mois, il fait table ouverte dans sa maison de Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine). « Pour libérer la parole tout en gardant le lien. J'ai appelé ça les soirées "balagan". En hébreu, "joyeux bordel" ! »

Pour maintenir ce lien avec l'entourage, chacun improvise ses propres parades. « Chaque année, on s'offre un beau week-end avec une bande de copines. Ibiza, Toscane... Le jour où, sur le groupe WhatsApp, j'ai proposé une destination en train, ça a jeté un grand froid », se souvient Marion. Reconvertie dans le tourisme durable, la quadragénaire a senti que se jouait là un profond différend : « Pour éviter que le non-dit gangrène, j'ai écrit un long message pour expliquer mes convictions. C'est mieux passé et on a mis le cap vers la Touraine. »

Afin de préserver de bons liens avec son voisinage, dans ce quartier politisé de la proche banlieue, Nathan, de religion juive, lui, mise sur les petits gestes : « Mon professeur de yoga porte un tee-shirt représentant une carte d'Israël plantée d'un drapeau palestinien, raconte-t-il. Je sais que je ne peux pas aborder le sujet frontalement. Mais dès que la cantine solidaire du centre a besoin d'aide, je participe généreusement. »

Lorsque sa mère lui annonce vouloir voter RN, Géraldine le vit d'abord comme une trahison. « J'étais en colère, à deux doigts de couper les ponts. Puis j'ai compris qu'au fond, j'avais surtout de la tristesse », explique celle pour qui une question plus profonde aide à sortir de l'affrontement : « Est-ce qu'on s'aime suffisamment pour continuer à dialoguer ? »

Désamorcer l'engrenage

Un enjeu qui se règle à distance des réseaux sociaux et des caricatures qu'ils entretiennent. Comme l'analyse Peter Barrett, expert en gestion de conflit et créateur de débats dépolarisants à travers le projet Debatology : « Les chercheurs parlent de "polarisation affective" : un phénomène où les désaccords politiques débordent du champ des idées pour contaminer nos relations. Familles, amitiés, couples. L'hostilité envers "l'autre camp" s'est immiscée dans toutes les sphères du quotidien. Bien plus intime que la polarisation idéologique gauche-droite, celle-ci relève d'un rejet presque physiologique, parfois incontrôlable, qui peut s'exprimer par le dégoût ou la rage. Ce n'est plus "je ne suis pas d'accord avec toi", mais "je te déteste pour tes opinions politiques", voire "je préférerais que tu n'existes pas". »

Cycliste contre SUV, « woke » contre nationaliste, végane contre « viandard » : chacun semble désormais avoir son adversaire. « Tout un ensemble de mécanismes pousse à caricaturer l'intériorité de l'autre, à le déshumaniser, tout en légitimant nos propres comportements », poursuit Peter Barrett. Dès lors, rien de plus difficile que de se réconcilier avec un proche. « Notre

Comment débattre avec ses proches sans se battre

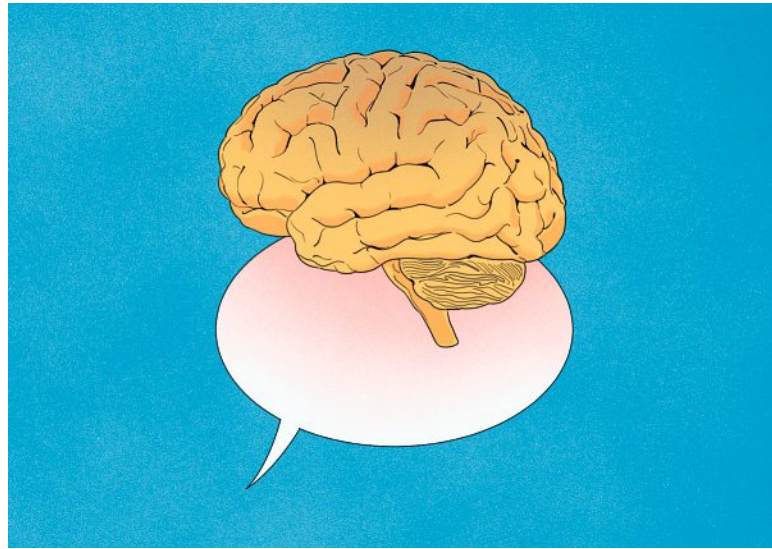
► *histoire affective prend vite le dessus. Pour désamorcer l'engrenage, il faut montrer à l'autre qu'on cherche sincèrement à le comprendre, accepter sa part de responsabilité dans le désaccord et oser montrer sa propre vulnérabilité.* » Pour l'expert qui copubliera en 2027 un manuel de la «*dépolarisation par le débat*»: «*La capacité à dialoguer avec les ennemis que nous nous sommes construits est un muscle qui s'entraîne. S'y exercer, c'est se donner les moyens de bâtir une société à la hauteur de nos idéaux démocratiques.* »

Selon une étude de l'Université de Bonn (2018), une conversation de deux heures entre personnes d'opinions politiques radicalement opposées suffit à atténuer la polarisation. Mais encore faut-il se lancer. Un sondage de l'Ifop, en 2021, pointait que «*91% des Français considèrent qu'il n'est plus possible de dialoguer ou de débattre sans tomber dans le dialogue de sourds*». Même les professionnels de la rhétorique reconnaissent les limites de l'exercice.

Deux fois finaliste des championnats du monde de débat et fondateur de Hop Éloquence (328 000 abonnés sur Instagram), Corentin Eveno pointe l'impasse: «*Dans ce contexte de polarisation, vouloir juste produire le discours le plus convaincant ne fonctionne plus. Aujourd'hui, l'enjeu n'est plus d'avoir raison, mais de rouvrir un espace relationnel que la logique argumentative tend souvent à fermer.* »

Formateur à l'Essec Business School auprès de futurs chargés en plaidoyer d'ONG, il met régulièrement ses étudiants en situation de discussion clivante. Comme, par exemple, sur le féminisme: «*Chacun peut avoir tendance à réduire l'autre à une étiquette: "féminisme radical", "masculiniste", "misogyne". Ce qui coupe court à la discussion et crée une forme de prophétie autoréalisatrice: en catégorisant l'autre, on l'encourage à devenir la caricature dénoncée*», explique Corentin Eveno.

D'où l'importance de reformuler sincèrement la pensée de l'autre si l'objectif est de le faire changer d'avis. Comme de dire: «*Si je comprends bien, tu as le sentiment*



que l'égalité existe déjà. » Une manière de sortir de l'affrontement sans nier le désaccord. Comprendre une position ne signifie ni la légitimer ni l'approuver.

« Déjeuners en terre inconnue »

Pour redonner du souffle au débat, en particulier au fameux débat citoyen, certaines structures s'emploient à recréer les conditions d'un échange apaisé. Depuis cinq ans, dans son espace du XVIII^e arrondissement de Paris, aux portes du périphérique, la Maison de la Conversation multiplie ateliers, repas et formats participatifs, souvent portés par des intervenants de haut vol. Une programmation qui attire chaque mois près de 2 500 personnes, venues chercher un «*laboratoire de la conflictualité*», une «*clinique de l'amitié*» ou simplement boire un café.

À Marseille, la Fabrique du Nous organise des «*déjeuners en terre inconnue*», réunissant des personnes qui, d'ordinaire, ne se croiseraient jamais. Début avril, une première édition a rassemblé près de 200 convives:

personnes sans domicile, dirigeants d'entreprise, femmes voilées, électeurs du RN... Autant de profils rarement assis à la même table.

Née en Allemagne et déclinée dans une centaine de pays, l'initiative Faut qu'on parle a été lancée en France en 2024 par le Fonds Bayard-Agir pour une société du lien. Elle met en relation, chaque année, des binômes volontaires le temps d'une conversation libre dans un lieu physique. Lors de la dernière édition, ils ont été environ 3 000 à s'y prêter. Un enjeu majeur pour l'époque, selon l'entrepreneure Clara Delétraz, coorganisatrice du lancement de Faut qu'on parle.

«*Nous vivons tous dans des bulles cognitives et sociales étanches les unes aux autres*, explique cette experte associée au think tank Destin Commun et fondatrice du Studio Collisions (lire encadré). *Le véritable danger ne réside donc pas tant dans le conflit que dans son évitement: la disparition progressive de l'échange lui-même.* » Et si le nouvel acte citoyen consistait à s'inviter à dîner dans le camp d'en face?

La «collision positive», mode d'emploi

Pour inviter chacun à expérimenter une «*collision positive*», dans la sphère interpersonnelle comme au-delà, Clara Delétraz a créé, sur la plateforme Sator, la masterclass «*L'art*

de se confronter sans s'affronter», soit dix cours mêlant mises en situation et outils pratiques. «*Se confronter, c'est apprendre à explorer ce qui se joue derrière une opinion*»,

résume-t-elle. Elle énonce trois règles de base. D'abord, jamais par écrit: «*Jamais en asynchrone, comme sur WhatsApp.*» Ensuite, sans public: «*S'il y a des enjeux de confidentialité,*

on privilégie un face-à-face sans prise de pouvoir ni enjeu de réputation.» Enfin, surtout si le sujet est sensible, la présence d'un facilitateur peut s'avérer précieuse. En mettant un militant

Maga face à une personne transgenre ou un Proud Boy face à un écologiste, le programme américain The Enemies Project, sur YouTube, offre un exemple frappant de collision très réussie!